



Un visage et deux oracles pour un temps d'épreuve

Par Bruno Pinchard*

GIAMBATTISTA VICO (1668-1744) est le témoin par excellence de l'établissement d'un règne intellectuel dont nous sommes issus. Mais, au lieu d'être l'un des suppôts de ce règne intellectuel, il en fut l'agent de subversion par excellence. Il est le premier à avoir compris ce qui était en train d'advenir et à avoir dit «non». Quel est ce règne intellectuel ? Il faut que je l'évoque en quelques mots pour que celui qui s'y est opposé le premier prenne corps devant nous. Ce règne intellectuel, qui caractérise si profondément la France et la civilisation dont nous sommes issus, c'est le règne cartésien. Le philosophe de Naples n'annonce pas simplement un voyage italien, son nom résumera le destin d'un penseur qui a percé à jour, en profondeur et rapidement, ce que Descartes avait engendré pour nous.

Bien sûr, VICO, qui est né en 1668, n'a pas connu DESCARTES, mort en 1651. Mais de tous les gens magnifiquement intelligents qui ont été autour de DESCARTES, qui l'ont suivi, qui l'ont développé, les SPINOZA, MALEBRANCHE, LEIBNIZ, de tous ceux qui ont pris d'emblée la mesure

de l'événement cartésien, lui, le petit Napolitain, est le seul à avoir compris ce qui se tramait dans l'affaire cartésienne : non pas seulement une question de raison, mais une question d'éducation, de civilisation, d'humanité. Voilà qui est curieux : il n'était pas le plus brillant de tous, mais il a eu une sorte de réactivité immédiate aux innovations cartésiennes, il a senti, par un biais essentiel, que toute l'humanité était concernée par l'événement de cette pensée.

Mon but ici est de donner un exemple éclatant de résistance. Comment faut-il faire pour être résistant à cette mesure, qui est une mesure proprement universelle ? Il faut avoir une intuition fabuleuse, un «*ingenio*» napolitain, pour trouver, au tournant des siècles classiques, ce qui va faire problème dans les sociétés à venir. Ensuite il faut être d'un parti, du parti du peuple, du parti des pauvres, il faut être un petit professeur de rhétorique, c'est-à-dire un grammairien, un professeur de cours élémentaire dans une ville fourmillante de contrastes sociaux, et habiter dans les «*case napolitane*» les plus obscures. Il faut être de ceux qui font huit enfants et les font vivre dans deux pièces. Il faut être quelqu'un de très vaincu par le monde qui se fait.

VICO est un cas rarissime dans l'histoire de l'intelligence occidentale, celui d'un dominé qui a pensé, et qui a pensé en anticipant grâce à un lien privilégié avec la sagesse populaire. Aussi ce personnage vaincu et fragile est-il seul, avec une histoire personnelle fort compliquée où la maladie a joué un rôle étonnant : tombé d'une échelle très jeune, il s'est brisé le crâne et a dû être trépané. C'est un enfant frappé dans sa boîte crânienne, qui connaît la nuit de l'intelligence. Or cet enfant, avec un tel héritage, va répondre depuis les rues de Naples au *grand* DESCARTES. Le père de Descartes disait de son fils : « mon fils est assez fat pour se faire relier en veau ». DESCARTES est un fabuleux trouveur, mais quelque peu fat, alors que VICO est un porteur de brouettes, un monteur de colis sur les échelles, un habitant des quartiers du port à Naples au XVIII^{ème} siècle.

Dans ces conditions si particulières, qu'a su dire VICO ? Tout simplement que DESCARTES était en train de bafouer l'humanité, parce qu'il n'était pas vrai que l'humanité s'était formée par l'échange de certitudes, qu'il n'était pas vrai que l'humanité s'était construit un monde par les déductions et par des idées absolument pures. L'humanité est une production confuse et continue, et c'est sur cet agir inaccessible aux catégories modernes que reposent ces «masses de granit» que cherchait encore Napoléon pour fonder son régime. VICO insiste : ces masses de granit ne reposeront jamais dans les idées claires, elles ne reposeront jamais dans des procédures déductives, elles ne reposeront pas dans la purification de l'intelligence. Bien sûr, la clarté intellectuelle fait partie de nos possibilités neuronales. Nous pouvons développer des procédures mentales purifiées et elles ont leur pertinence. Chacun sait en effet que le mouvement dans la nature se laisse modéliser par ces moyens et que certaines interactions sociales sont aussi modélisables par eux. Cependant, les sociétés reposent sur un centre qui n'est pas thématizable par ces pratiques intellectuelles. Faute de le reconnaître, la société devient un enfer.

Nous connaissons les conséquences de la dénégation de la tradition humaine. Aujourd'hui les procédures abstraites sont multipliées par l'informatique. L'informatique, c'est du cartésianisme au

petit pied. Les pouvoirs de contrôle social qui sont basés sur ce cartésianisme automatisé sont en train d'établir une régulation à priori de tous les êtres humains. Par leur développement intégral, elles finissent par entamer les masses de granit, c'est-à-dire le centre vivant et obscur du lien politique.

Dans leurs pratiques sociales, les Italiens ont souvent su tirer profit de cette résistance de la société civile à la fabrication étatique du sujet cartésien. Tout le monde sait que le capitalisme italien, que le système marchand italien depuis la Renaissance a joué sur un certain désordre monétaire et administratif, et a pu obtenir par la production de formes d'une élégance rare des résultats que les cartésiens industriels n'obtenaient qu'au prix de beaucoup d'efforts et de contraintes. VICO exprime ces réalités et les élève jusqu'à un point de vue universel.

Il existe un texte de cet auteur qui date 1708, *La Méthode des études de notre temps*, et qui fait le bilan de cette crise. 1708, c'est la fin du règne de Louis XIV, une période de gel en France, où précisément le cartésianisme commençait à devenir un pouvoir d'Etat, et où son pouvoir de libération commençait à se perdre. C'est à ce moment que Jean-Baptiste fait un bilan de l'effet de destruction du cartésianisme sur l'apprentissage des jeunes étudiants dans les lycées et les universités. VICO voit en effet ses collègues convertis au cartésianisme appliquant la règle d'un savoir clair et distinct. Jean-Baptiste s'aperçoit que cette formation des jeunes élites qui allaient gouverner le sud de l'Europe ruinait leur intelligence et les rendait inaptes à exercer leurs responsabilités dans la complexité du monde d'héritage qu'est le monde méditerranéen. Or en Méditerranée, on n'est pas dans une complexité abstraite, mais dans une complexité *religieuse*.

On touche quelque chose de décisif pour notre monde quand on dit que les élites qui sont chargées de gouverner par la maîtrise quantitative ne sont pas habilitées à la circulation dans l'élément religieux. Si on croit en effet que seules les idées claires sont vraies, on ne va plus apprendre les langues mortes, observe Vico, et si on n'apprend plus les langues mortes, on n'apprend plus les procédures ancestrales, traditionnelles, latentes de la langue — et donc de la croyance, qui est toujours liée à ce qui est caché.

On tombe alors dans l'alternative terrible que nous observons autour de nous : ou bien la technologie intégrale, ou le supplément d'âme religieux, ce qui revient au même car d'un côté les techniciens sont les magiciens du quantitatif, et les prêtres sont les quantificateurs des sacrements : dans un cas comme dans l'autre, le partage entre science et religion revient à des administrateurs. Ce qui n'affleure plus, c'est le lien social qui unit le savoir à la croyance car être lié c'est partager un affect, et c'est un tel affect qui gouverne la confiance que je peux mettre en celui qui apporte son témoignage, et qui me permet pareillement de conférer une signification au savoir.

Le pouvoir ne repose donc dans les mains des élites du savoir que pour autant que la foi sociale le concède. C'est au peuple vivant de décider s'il accepte la simplification de la vie que propose le pouvoir technologique. C'est seulement par un retour à sa part d'inconscient qu'un savoir vaut. Dans cette incroyance qui est la nôtre, nous sommes les signes de notre propre destin par les

mots sans âge qui nous traversent, par la fréquentation de notre propre inconscient, par la hantise de notre fin.

Nous sommes dans cette situation où le nœud entre langue, droit et religion comme pratiques populaires concertées peut à tout instant se rompre. Ce nœud s’effaçant ou tombant sous le seul coup, ou la seule autorité des Sciences humaines fondées et financées par l’Etat, on perd aussitôt toute capacité non seulement à agir, mais d’abord à *réagir*. Nous ne croyons même plus à notre incroyance, nous perdons ce qui est au centre, nous manquons le nœud fondateur, — ce que VICO appelle, dans la droite ligne des mythologies romaines, l’«*Herculaneus nodus*», le Nœud herculéen.

Qu’est ce qu’est le nœud herculéen ? Le nœud herculéen d’un homme, ce sont les superstitions auxquelles il se donne. Ah ! voilà qui est grand, qui vient directement du fonds napolitain : ce n’est pas la croyance articulée des églises, les formulaires du dogme, mais le vieux fond de hantise qui fait un homme.

Il n’y pas de retour au nœud social sans une considération apaisée de la superstition, de ce besoin de divination qui fait de l’homme une capacité de réaction collective avant d’être un programme d’action individuel. Par pratiques divinatoires, je ne dis pas forcément la lecture quotidienne de son thème astral, mais la façon dont nous essayons à tout instant de déjouer le poids que le monde cosmique fait peser sur nous, en rusant toujours avec le mystère. Ainsi nous jouons sans cesse avec l’avenir, nous jouissons de ses aléas, nous nous exposons à ses coups en cherchant quelle providence nous pourrions développer contre sa malignité. Nous montons des complots de signes contre la mort et nous cherchons à nous survivre, même en ce qui ne dépend pas de nous. Nous vivons toujours au carrefour de nous-même et la bifurcation est notre vice.

Comment ? Vous croyez à la constitution superstitieuse du monde ? Oui, parce qu’en elle s’exprime ce que les philosophes les plus éclairés ont appelé le «symbolique», ce par quoi le monde n’est pas simplement une gestion quantitative forte, mais l’émergence de traits qualitatifs faibles. Bien sûr, le qualitatif est faible, mais c’est pour cela qu’il est séduisant, qu’il nous hante et que nous avons pactisé depuis notre naissance avec lui.

Ne croyons pas pour autant que VICO soit un mage attardé qui traîne dans les rues de Naples. Notre auteur ne garde mémoire de ces puissances d’identification que pour montrer comment à travers la latinité entière, à travers les grandes sociétés médiévales, à travers les peuples du Moyen-Orient, à travers toute pratique linguistique partagé, il y a ces nodosités superstitieuses qui organisent nos discours. VICO n’est pas l’homme de la régression, c’est bien pourquoi il s’est voulu le père d’une Science *nouvelle*. Il met certes en accusation le projet scientifique de l’Europe, mais il l’accepte en contraignant la gestion quantitative à garder en elle la dimension de ce qu’elle nie. Il sera donc question d’une science de ce qui échappe à la science, d’une construction intelligible de ce qui fait défaut à l’organisation administrative du monde.

Mon but aujourd’hui n’est pas de reconstituer comment toute cette œuvre s’organise et se ramifie autour de ce nouveau retour à soi de la pensée, il suffit d’identifier le ressort qui la rend

intelligible et contemporaine de nos exigences : dans la *Science nouvelle*, VICO prétend nous livrer une nouvelle *logique*. Cette logique n'est pas celle de la raison, mais celle des superstitions fondatrices. Il existe une *autre* logique, qui formalise une discursivité où les liens entre les paroles, quoique absolument rigoureux, n'appartiennent pas à l'analyse par concepts. Il s'agit d'un discours lié, qui a ses nécessités c'est-à-dire des régularités incontestables, mais qui ne se laisse pas formuler par la logique déductive linéaire. Vico a nommé cette logique, à la fois nouvelle dans sa forme et immémoriale dans ses effets, une logique *poétique* : par l'effet de la logique poétique, les peuples sont foncièrement politiques et poétiques ensemble.

Ce point est assez difficile car nous rencontrons ici inévitablement la contribution de BACHELARD, qui soutient en effet qu'il y a des supports «poétiques» de notre représentation scientifique du monde. Pour lui, si l'on manque cette poésie, on manquera les qualités élémentaires qui règlent en profondeur notre imaginaire et que la science a dû surmonter pour se constituer. Mais BACHELARD demeure insuffisant, il n'était pas assez napolitain, il n'a pas compris que ces poétiques qui président à la superstition quotidienne sont les relais de la constitution politique du monde. L'enjeu ne consiste pas à simplement naviguer dans ma rêverie personnelle en restant protégé du monde du travail et de la violence, mais de comprendre que cet agir poétique participe de l'échange social.

Pour VICO, une logique poétique bien conduite, bien comprise, profonde, c'est ce qu'on appelle une *mythologie*. La thèse ultime de l'œuvre est que nous sommes constitués politiquement de mythes. Comment pouvons-nous l'entendre aujourd'hui en un sens recevable ? Il suffit de se souvenir que les hommes ont réfléchi leurs pratiques sociales inconscientes dans les Dieux qu'ils se choisissent. Une mythologie n'est pas simplement une fiction plus ou moins englobante comme *Harry Potter* ou le *Seigneur des anneaux*. La mythologie est la théologie du pouvoir que l'on exerce ou subit. Une mythologie, c'est l'auto-réflexion divine de l'état politique d'une société.

Prenons l'exemple du panthéon romain : on y trouve les dieux qui sont sur l'Olympe, qui règnent parce qu'ils représentent les forces de pouvoir. Mais ce pouvoir s'exerce non pas tant sur les hommes que sur des géants terribles qui secouent les «masses de granit» du pouvoir des Olympiens. Cette projection du rapport social s'écrit comme mythologie et se vit comme ritualisation intégrale de mes actions. Si c'est Jupiter qui gouverne, alors il va falloir que je fasse des sacrifices parce qu'il va falloir deviner ce que veut Jupiter. Et si les géants sont toujours la hantise des pouvoirs olympiens, il faut savoir combien de temps les dieux du ciel vont les maintenir sous la terre. Cela veut sans doute dire que la terre est creuse, qu'il y a un rapport de la terre et du ciel qui n'est pas un rapport géographique, et qu'au sein de la terre physique, il y a un terre mythologique. Quant on vit, quand on aime, quand on parle, quand on écrit, quand on est soi-même, on habite la terre mythologique et il ne serait pas mauvais d'aller voir à l'intérieur ce qui s'y passe, voir s'il n'y a pas une pierre cachée là, la pierre du savoir qui manque à tous et sur laquelle repose le secret de notre humanité. VICO, après

VIRGILE et DANTE, fait partie du lignage des Orphées italiques qui sont descendus chez les morts pour reconnaître la pierre d'angle des civilisations mortelles.

Il a fallu 250 ans pour que le lien social créé par les millénaires entre dans une crise si fondamentale qu'elle nous réunit aujourd'hui. Ce n'est pas tant la «complexité» qui nous réunit aujourd'hui, que la crise qu'engendre cette complexité. Il nous arrive une sorte de tremblement de terre qui fait qu'au moment où l'on peut croire que nos idées claires et distinctes n'ont plus de rivales possibles, nous sommes les contemporains de mythologies qui, prises dans la dérive des plaques ou continents de l'esprit, ne sont plus qu'archipels agissant sur nous selon des modalités fragmentaires et aléatoires. Surgissent des montagnes d'angoisses, les histoires se chevauchant et recouvrant sans cesse les plaques anciennes des expériences passées. Il y a une tectonique de la mythologie et elle nous met devant une ligne de failles devant laquelle nous sommes aussi peu équipés que devant les lignes de faille terrestres.

Il y a des gens qui ont des sismographes et auscultent les signes de terre. Mais ce n'est pas parce qu'on est un expert des tremblements de terre qu'on ne participe pas à la condition commune qui nous lie et exige le partage. Pour finir, je voudrais donner deux symboles à rompre par le milieu : le premier est le verbe FAIRE et le second le nom de JUPITER. Avec ces deux viatiques on peut traverser la terre humaine.

Selon VICO toujours, quiconque veut entrer dans les logiques mythologiques qui constituent le lien social, doit comprendre que l'humanité n'est pas une fonction théorique, mais une fonction fondamentalement pratique. L'homme a FAIT son monde et il ne l'oublie que lorsqu'il se laisse captiver par ses propres produits. Il y a en effet une capacité pratique en l'homme en tant précisément qu'il est *producteur*. On doit se rendre attentif à cette capacité productive parce que «poétique» ne veut rien dire d'autre que «productif». Un poète c'est un producteur. Mais l'homme est producteur de mythe avant d'être producteur de marchandises, ce qui suffit à distinguer la poétique de VICO du matérialisme de MARX. Le rapport social est poétique avant d'être un rapport social de production. Chez Marx il y a certes place pour l'aliénation et la fétichisation, il n'y a pas place pour les formes et la logique de l'inconscient. C'est pourquoi son système est atroce, tout en paraissant vrai car il renforce le contrôle cartésien de la *psyché*.

VICO retrouve le plus vieux mot des Latins pour dire le «faire» poétique et ce mot est FACERE. On sait maintenant que c'est un des mots les plus anciens. FACERE vient d'une racine indo-européenne qui veut dire *poser*, de même racine que Thémis, la justice. Il y a sans doute plus d'éthique dans le poème qui produit la justice que dans l'éthique pure, abstraite, «humaniste». Il y a des couches factitives dans le social. Ce ne sera jamais par un regard théorique qu'on pourra cerner la crise, mais par la reconnaissance des vrais agirs inconscients et de leurs liens avec les politiques de production.

Mais comme il n'y a pas d'oracle sans un dieu pour les autoriser, l'autre signe, c'est JUPITER. Nom de Zeus, ça fait longtemps qu'on y croyait plus à Jupiter et il était tout juste bon pour les jurons

ou les opérettes. Je trouve chez VICO l'analyse d'un très vieux vers d'un poète archaïque latin, ENNIUS. Voici ce qu'il dit de la foudre et de Jupiter :

ASPICE HOC SUBLIME CADENS, QUEM OMNES INVOCANT IOVEM.

« Regarde, lève les yeux, il y a un Ceci, qui dépasse toute limite, qui tombe, et que tous les hommes invoquent sous le nom de Jupiter ». Cette phrase très ancienne, je la chéris parce qu'elle montre qu'on peut distinguer un Jupiter *comme résultat* et un Jupiter *comme commencement*. Aujourd'hui, personne ne croit à Jupiter comme commencement, Jupiter ce grand barbu obscène ne saurait être au fondement de notre univers si ordonné... Mais il y a aussi un Jupiter comme résultat. Qu'est-ce donc que Jupiter sinon l'addition du fait de lever les yeux, du fait d'être sidéré par la Chose, du fait de voir une chose incroyable dépassant toutes les limites et que cela nous tombe dessus ? Il y a encore un «tous», les hommes, la communauté des hommes, qui est confronté à la chute de cette force sans limite. Ces hommes ont droit à la parole et quand ils ont droit à la parole, ils disent « Iovis », Jupiter en français.

L'anthropologie que nous avons traversée jusqu'ici repose donc sur un « FACERE », un faire comme poète, non pas un faire total, issu de la «mobilisation totale», mais un faire borné par la foudre : un faire qui doit faire face à l'énigme de la providence obscure manifestée par la nature. On l'invoque sous le nom de JUPITER. Si l'on transpose cet oracle antique en modernité, cette chose là qui fonce sur nous, qu'est-ce ce que d'autre que cette modernisation auto-proclamée, ces attentats, ces avions, cette concertation de force destructive qui fondent sur les installations humaines, et face à quoi nous n'avons rien à dire, n'ayant pas de *Jus-pater* à invoquer ?

Nous sommes infiniment plus malheureux que les gens ne l'ont jamais été parce que, dotés de la faculté de parole et exposés au foudroiement du destin, nous n'avons rien à dire. Est-il possible pour nous de rester des hommes qui savent ce qu'ils font, c'est-à-dire des hommes libres dans leur rapport de production, et, au sein de cette exercice renouvelé de leur puissance, font face au destin qui vient dans sa sublimité et sa violence ? L'œuvre humaine qui tentera de lier les deux motifs, riches de pensée et d'histoire, du FACERE et de JUPITER, aura pour tâche de réconcilier la puissance que nous découvrons chaque jour en nous, et le désir d'un visage et d'un pouvoir qui nous soient *favorables*.

(La présente intervention, relue par l'auteur, est un libre développement à partir de la conférence qu'il a présentée au Grand Atelier MCX « La formation au défi de la complexité », Lille, 18-19 septembre 2003, présentée initialement sous le titre : "Sur l'actualité du Discours sur les méthodes des études de notre temps : de la critique pédagogique à l'intelligence mythologique : la contribution d'un Professeur napolitain, Giambattista Vico"

Ces développements s'appuient notamment sur les § 603, 478, 400 et 338 de la *Scienza nuova* de Giambattista Vico, éd de 1744, disponible en français dans la traduction d'Alain Pons, éd. Fayard, Paris, 2002)

* Bruno Pinchard est professeur de philosophie à l'université de Lyon I. Il est notamment l'auteur de « *La raison dédoublée. La fabbrica della mente* » (Aubier, 1992) et le présentateur de la nouvelle édition critique de la traduction française due à J Michelet, de l'œuvre de G.Vico « *De l'antique sagesse de l'Italie (1710)* » (Ed. GF-Flammarion, 1993).